



801. A. III. G. A. W. an.
Exlibris 1181

~~68137~~



Ud 1410

Biblioteka Jagiellońska



stdr0014710

Revol. Ud 1410/1

per Caraccioli

1097036

LA POLOGNE,
TELLE QU'ELLE A ÉTÉ,
TELLE QU'ELLE EST,
TELLE QU'ELLE SERA.

SECONDE PARTIE.

CE QU'ELLE EST.

Les trois Parties brochées, 2 liv. 8 fols.



A VARSOVIE,
Et se trouve à POITIERS,
Chez MICHEL-VINCENT CHEVRIER,
Libraire, rue de l'Intendance.

M. DCC. LXXV.



LA POLOGNE,

*TELLE QU'ELLE A ÉTÉ,
TELLE QU'ELLE EST,
TELLE QU'ELLE SERA.*

SECONDE PARTIE.

CE QU'ELLE EST.

Est un problème à résoudre, si les Polonois ont perdu ou gagné en se répandant chez les Nations étrangères. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils paroissent plus ma-

1097037

4 LA POLOGNE,
niérés, plus élégans, plus instruits
depuis qu'ils voyagent; & que
pour un siècle aussi semillant que
le nôtre, une nation mérite tous
les éloges, quand elle a des
agrémens.

Mais doit-on s'attacher à des
superficies, disent les anciens;
& ne vaut-il pas mieux avoir
moins de gentilleses & plus de
solidité. Trop souvent pour des
modes, on vendit des vertus, &
les Gouvernemens se ressentirent
de cet échange. Rome se dépouil-
la de sa véritable grandeur,
quand elle prit les livrées du
luxé. Les mœurs s'énervèrent,
l'amour patriotique s'éteignit, &
la Patrie ne fut plus qu'un
nom.

TELLE QU'ELLE EST. 5

Si la Pologne n'a point encore
éprouvé ce malheur, & si elle
compte encore dans son sein une
multitude de Citoyens zélés, du
moins est-il constant que le regne
trop brillant d'Auguste Second,
y répandit l'amour du faste. C'est
à cette époque qu'il faut remonter
pour y trouver le germe du luxe.
La valeur de Sobieski fut rem-
placée par une magnificence qui
n'avoit pas d'exemple. On ne vit
que des fêtes à Varsovie, & il
étoit d'autant plus facile de les
multiplier, que les Seigneurs Po-
lonois aimèrent toujours à dé-
penser noblement.

On laissa gémir les vieillards,
comme des gens trop attachés
aux anciens usages, sans penser

qu'ils perçoient dans l'avenir, lorsqu'ils s'allarmoient à la vue du luxe. La Pologne seroit devenue aussi galante que la Saxe, si des combats, toujours renaissans n'avoient pas étouffé l'amour de la mollesse & du plaisir. Tantôt les Moscovites, tantôt les Suédois arrachotent les Polonois aux douceurs du repos, & les forçoient de se battre au lieu de se réjouir.

Ce fut pendant les intervalles de ces petites guerres, que plusieurs Seigneurs se déterminèrent à voyager. Il étoit naturel qu'ils vissent par eux-mêmes les pays d'où leur venoient & les modes & les arts. D'ailleurs le commerce & les sciences qu'on cultiva

de plus en plus, ne firent pour ainsi dire qu'une seule famille de toutes les Nations. On va maintenant de Paris à Varsovie, comme on iroit de Rouen à Lyon, au lieu qu'autrefois la Vistule & la Seine paroissoient être à des distances infinies.

Par ces communications réciproques, la Pologne se peupla d'étrangers, qu'on préféra aux nationaux, pour accompagner la brillante jeunesse dans ses différens voyages. Cette conduite étoit sage; mais comme on est toujours plus enclin à copier le mal que le bien, on ne prit que trop souvent des défauts, au lieu de prendre des vertus.

La Pologne vit insensiblement

dans son sein de jeunes Gentils-hommes, qui, en quittant l'habit du pays, se dépouillèrent de la candeur & de la simplicité. Le mérite ne fut jamais attaché à la manière de se vêtir; mais les modes influent sur les mœurs. Bientôt on eut honte de passer pour Sarmathe, & l'on affecta de paroître Parisien. Ce fut dès-lors une nouvelle façon d'agir & de parler; & l'égoïsme, qui rapporte tout à lui-même, détacha de la République bien des sujets.

Stanislas Leczinski, plus célèbre que s'il avoit regné, peignit ces malheurs dans un ouvrage destiné à éclairer la Nation; mais on le lut comme tous

les livres du monde, & l'on n'en profita point. S'il eut été écouté, la Pologne cédoit aux étrangers le ridicule honneur de se briller, & elle abolissoit le *liberum veto*, usage dangereux qui a passé en loi, & qui exige, pour former la moindre délibération, l'unanimité de toutes les voix.

C'est d'après ces révolutions, mille fois plus funestes que les guerres, qu'il faut considérer la Pologne, pour connoître ce qu'elle est maintenant. Les grands hommes qu'elle possède, car il en est encore chez elle, & peut-être plus que par-tout ailleurs, ont prévu depuis du temps ses calamités, soit qu'ils jettassent les yeux sur le luxe qui les of-

10 LA POLOGNE, ET
fusquoit, soit qu'ils prêtaissent
l'oreille aux discours qui ne rou-
loient que sur la frivolité ; ils
ne parloient de leur Nation qu'en
soupirant. Ils auroient voulu pou-
voir évoquer les ames des illus-
tres personnages qui immortalis-
erent leur Patrie, afin de se
joindre à eux, pour arrêter le
cours du mal.

La paix qu'Auguste III n'en-
tretint qu'à l'extérieur, en ne
se donnant pas la peine d'em-
pêcher de grands murmures &
de petites factions qui avoient
moins sa personne que son Mi-
nistre pour objet, altéra l'har-
monie qui doit se trouver entre les
hommes, & sur-tout parmi des
Républicains. Il y avoit pref-

TELLE QU'ELLE EST. 11
qu'autant de partis que de fa-
milles lorsqu'il mourut.

On peut présumer que de tel-
les circonstances ne rendoient
pas une élection facile. Cepen-
dant Stanislas Poniatowski,
digne fils du célèbre Castellan
de Cracovie, ce grand homme,
qui accompagna Charles XII
dans ses trop mémorables mal-
heurs, & qui s'immortalisa lui-
même, en secourant un Monar-
que immortel, fut proclamé Roi
en 1764. Il méritoit de l'être à
tous égards ; mais une Nation
libre veut faire son choix li-
brement.

A peine les Russes essayèrent-
ils de l'élever sur le Trône que
la Pologne oublia qu'elle l'avoit

elle-même plus d'une fois désigné pour son Roi futur, lorsqu'Auguste vivoit. Alors on trouvoit en lui cette grandeur d'ame, cette bienfaisance, ce savoir, cette sagacité, qui rendent les Souverains dignes de regner; & il sembloit que ces vertus royales s'étoient tout à coup éclipsées, parce que la Russie se mêloit de son élection, comme si elle n'avoit pas influé sur celle d'Auguste III; mais autre temps, autre maniere de penser.

Cela n'ôtoit absolument rien du mérite de l'illustre Poniatowski; tous les Polonois conviennent, même les confédérés, qu'on ne pouvoit pas choisir un meilleur Roi. Cependant que de tempêtes

tempêtes à ce sujet! Les Russes, trop obstinés à rester en Pologne, & les Polonois peut-être trop ardens à vouloir les repousser, excitèrent un orage qu'il fut impossible de calmer.

Alors la Cour de Petersbourg, dont l'empire chaque année prend de nouveaux accroissemens, & dont la Souveraine est un phénomène politique par les ressources de son génie & par sa fermeté, crut devoir assurer aux protestans Polonois, qu'on appelle Dissidens les droits qu'on leur avoit accordé. Elle s'annonça comme les ayant garanti par des traités, & comme voulant absolument qu'ils fussent respectés.

Les esprits étoient alors trop échauffés, pour acquiescer sans résistance à la demande de la Russie, & même il est à présumer que le Roi de Pologne, sachant que sa Nation se gouverne librement, proposa d'employer l'insinuation plutôt que l'autorité. Rome en temporisant selon sa maniere accoutumée, auroit éludé la difficulté. On gagne presque toujours en gagnant du temps. Le cours des événemens fait naître mille incidens qui anéantissent ou qui dérangent les projets.

Quoiqu'il en soit, la Russie ne voulut rien céder, la Pologne rien accorder; & de ce choc, il en sortit des étincelles, qui formèrent bientôt une incendie.

Mais avant d'en offrir l'effrayant tableau, il est à propos de faire connoître les personnages qui parurent sur la scène avec plus d'éclat.

Si, comme nous l'avons déjà dit, la Pologne s'est énervée depuis nombre d'années par son commerce trop fréquent avec les Nations étrangères, & par un luxe immodéré; cela n'a pas encore tari la source du mérite & de la valeur.

Quand les vertus ont longtemps régné dans un pays, elles y laissent une empreinte qui ne s'efface pas facilement. On a beau dire que cette franchise & cette générosité qui caractérisent toujours le Polonois, ont

baissé de quelques degrés; il n'en est pas moins vrai qu'il existe encore d'anciens Sarmathes par leur candeur & par leur magnanimité.

Les catastrophes présentes nous les ont fait connoître. Je serai impartial, & je parlerai avec le même déintéressement de ceux qui se sont distingués dans l'un & l'autre parti; la Pologne s'étant partagée pour & contre l'élection du nouveau Roi.

Je commence par cet Auguste Monarque; & je ne puis mieux le caractériser qu'en lui donnant pour premier précepteur son illustre pere. Il n'y a point d'éducation qui vaille l'école d'un Héros. Le jeune Stanislas Po-

niatowski après y avoir été formé parcourut les pays étrangers. Si son nom, par-tout respecté, l'annonce dans les différentes Cours de l'Europe, ses graces extérieures, jointes à ses talens, lui méritèrent le plus honorable accueil.

On le goûta pour lui-même; & lorsqu'il revint dans sa Patrie, on le jugea digne des plus grands emplois. Aussi fut-il envoyé par la Cour de Varsovie à celle de Petersbourg, où malgré sa jeunesse il se fit admirer. L'Impératrice Regnante, grande Duchesse alors, & plus capable d'apprécier le mérite & les talens, le discerna comme un Sujet qui pourroit devenir Roi.

Il emporta les regrets, lorsqu'il prit congé de l'Impératrice Elisabeth, & il se rendit à Varsovie, sous les yeux de sa mère, qui, née Princesse Czartorinska, joignoit la grandeur des sentimens à celle de son extraction.

Auguste en mourant lui ouvrit le chemin du Trône, & très-légitimement il y monta, malgré les clameurs des mécontents. Plusieurs Candidats pouvoient se présenter, tels que le Prince Czartorinski, Palatin de Russie, & son illustre fils, recommandables l'un & l'autre par leurs talens & leurs vertus; mais il sembla que la Providence ne vouloit, pour Roi des Polo-

nois, que Stanislas Poniatowski. Le Prince recueillit les suffrages de rang en rang, au milieu du champ qu'on nomme Kolan, & il ne trouva point d'opposition. Il y a même à présumer que l'élection n'eut jamais été contestée, sans l'affaire des Dissidens.

La France, qui répandoit l'or à pleines mains, pour donner un Monarque à la Pologne, prit le sage parti de ne s'en point mêler. Elle avoit alors pour Ministre un de ces hommes rares, qui mettent les Royaumes dans la balance, & qui savent calculer.

Le Comte Braniçki, grand Général de la Couronne, quoi-

que beau-frère du Roi, refusa long-temps de souscrire à son élection, uniquement parce que les Russes, toujours sur le territoire de Varsovie, & toujours les armes à la main, sembloient gêner la liberté. C'étoit un brave Seigneur fait pour représenter; & qui par son bon sens conseilloit les gens d'esprit. Plusieurs Magistrats suivirent son exemple, en s'obstinant à ne point reconnoître leur Souverain; mais la réclamation devint presque universelle, lorsqu'il fut question d'affaire de Religion.

A peine l'Impératrice de Russie eut-elle déclaré ses intentions en faveur des Dissidens, que le Nonce Apostolique, les Evê-

ques & sur-tout les Moines, jetterent les hauts cris. Ils appréhenderent qu'on ne mît le Lutheranisme de niveau avec le Catholicisme; que la Religion Romaine n'éprouvât enfin en Pologne le même sort qu'elle subit autrefois dans la Suède & dans le Dannemarck.

Dèslors différentes confédérations se formèrent dans les différens Palatinats; c'est la ressource du pays, lorsqu'on présume que les Loix sont violées. Il y eut sur-tout celle de Bar, & l'on vit le Prince Radsiwil, le Comte Potocki, le Comte Krassinski la protéger ouvertement, & se déclarer contre les entreprises de la Russie, tandis que

le jeune Comte Braniçki signa-
loit son zèle & sa valeur pour
soutenir le parti du Roi.

Le Comte Mlodziewski, grand
Chancelier de la Couronne,
Evêque de Pofnanie, à qui la
science & la vertu méritèrent
cette double dignité, ne put,
malgré son esprit conciliant,
réunir les deux partis. Il eut beau
trouver des moyens propres à
ménager les intérêts de la Re-
ligion, & à contenter la Russie,
il ne fut point écouté. Le séjour
opiniâtre des Russes, dans le sein
même de la Pologne, faisoit
ombrage aux Polonois; & il faut
avouer que leur présence avoit
quelque chose de tyrannique,
quoiqu'ils eussent les ordres les

plus précis de leur Cour, de
n'exercer aucun acte d'hostilité.

On entendit alors en plein
Senat les plaintes des trois Sé-
nateurs, qui parlèrent vivement,
quoiqu'avec respect, contre la
Loi que la Russie vouloit leur
imposer. L'un étoit le Prince
Evêque de Cracovie (Soltick),
Prélat distingué par son esprit
mâle & délié; l'autre l'Evêque
de Kiovie (Zaluski), unique par
sa mémoire, & par son érudi-
tion; le troisieme, le Comte
Rzewuski, Palatin de Cracovie,
Général de la Couronne, uni-
versellement respecté pour son
savoir, sa douceur & son inté-
grité. Animés d'un zèle politi-
que, ils exposèrent leurs allarmes

sur les dangers que couroit la Religion Romaine ; si le Luthéranisme , au lieu de n'être que toléré , étoit généralement protégé , & sur les malheurs que la République se préparoit , si elle se laissoit subjuguier.

A peine le Prince Repnin , Ambassadeur de Russie en fut-il informé , que contre le droit des gens , (comme le dit alors la gazette de France) , il les fit enlever. Leur courage n'en eut que plus d'éclat. Ils monterent dans les voitures qui devoient les conduire hors du Royaume avec l'impunité des anciens Romains ; & ce qui mérite encore plus d'être cité dans l'histoire , c'est que le Comte Severin Rzevski ,
fils

fils du Palatin de Cracovie , voulut subir le même sort que son pere , sacrifiant sa jeunesse , sa liberté , & peut-être sa vie , plutôt que de l'abandonner. Fait mémorable qui lui assure à jamais les respects de la postérité.

Cet événement qui auroit soulevé toute la Pologne , il y a cent ans , n'excita que quelques murmures légers. On fut seulement étonné de ce que les Sénateurs , qu'on venoit d'enlever , avoient paru si courageux , attendu que leur amour pour la tranquillité , sembloit assurer qu'ils se prêteroiient aux circonstances ; tant il est vrai qu'on ne connoit bien les hommes ,

qu'au moment des épreuves.

Le nuage dont la Russie enveloppa ceux-ci, fut impénétrable. On ne put deviner où ils étoient relégués. Tantôt on les disoit à Tobolsk, & tantôt à Cazan. On ajoutoit même qu'ils n'avoient nulle communication entr'eux, & que peut-être on ne les reverroit jamais.

Des coups d'autorité aussi extraordinaires de la part de la Russie, au milieu d'une Nation étrangère & libre, étonnerent les esprits. On ne parla plus, mais on agit.

Des Confédérations se formèrent de toutes parts ; & la Pologne beaucoup plus déchirée par ses propres enfans que par

ses ennemis, devint le théâtre des malheurs. On en attribua une grande partie au grand Chancelier de Lithuanie (Czartorinski), peut-être à tort, peut-être avec raison, car on ne juge jamais plus mal, que dans les temps de trouble & de confusion.

Les familles se diviserent de la manière la plus éclatante, le frère contre le frère, le fils contre le père, l'épouse contre l'époux, exciterent tout à la fois l'horreur & la pitié. On pilla, on saccagea, on brûla, & plusieurs ne trouvant de sûreté que dans une fuite précipitée, abandonnerent leurs biens, leurs espérances à la fureur des brigands.

Il y eut des excès de cruauté, tantôt contre les Catholiques & tantôt contre les Dissidens. Le fanatisme se joignit au zèle, & l'on crut que pour honorer le Dieu de paix, il falloit répandre le sang. La Pologne qui en fut si souvent arrosée, dut r'ouvrir les anciennes playes que lui avoient fait tant de diverses factions pendant les interregnes les plus orageux; & elle qui fournit la subsistance à plusieurs Nations, se vit presqu'au moment de mourir de faim.

Le Comte Oginski, grand Général de Lithuanie, se signala contre les Russes par le sacrifice de ses biens, & par sa valeur. Rien ne lui coûte quand

il s'agit de la Patrie; & c'est un sentiment qu'il partage avec le Prince Radziwil qui, content des tristes débris de la fortune la plus immense qu'on lui a ravie, n'est affligé que du sort de la République & de celui de ses chers compatriotes.

Quant au Roi, ne pouvant marcher ni contre les confédérés, qui sont ses sujets, ni contre les Russes qui ont appuyé son élection, il ne cessoit d'accuser le destin. Il eut voulu déployer sa bravoure à l'exemple de l'immortel Sobieski, mais les circonstances ne lui permettoient pas d'agir. Elles mettoient des entraves à sa valeur. Situation cruelle pour un Prince qui sent

l'amour de la gloire pétiller dans ses veines; & qui dans le commencement d'un regne voudroit se signaler ! En vain, par sa bienfaisance & par sa douceur, il tâchoit de calmer les esprits. Plus d'une fois ceux qu'il combla de biens se détacherent de son parti, moins par ingratitude que pour suivre le torrent. Ils disoient pour se justifier qu'on doit tenir à la Patrie plutôt qu'au Souverain; & les playes de l'Etat se multiplioient.

Je n'entreprendrai point ici de détailler tous les combats, qui depuis six ans se succèdent sans interruption, & ravagent la Pologne de maniere à lui ôter toute sa force & toute sa splen-

deur. Ma plume n'est point assez rapide pour suivre la marche & les opérations des confédérés. On les croit à Pétrikau, qu'ils font à Vidava; à Brody, qu'ils font à Léopold; à Lublin, qu'ils ont dépassé Sendomir.

La vitesse de leurs chevaux répond à leur activité. On les voit ici, on les voit là, on les rencontre par-tout. Ils paroissent des Escadrons volans, qui, comme les orages, fondent avec impétuosité, sans qu'on puisse s'en garantir. Tels que le polype qui se multiplie en autant d'animaux qu'on lui coupe de parties, ils semblent se reproduire au sein même de la mort. Tantôt ce sont les Polonois aux prises avec

les Russes, tantôt les Polonoïs avec eux-mêmes ; & toujours des hommes qui ne respirent que le sang.

Ni les Châteaux ni les Temples ne sont épargnés. Le fer & le feu soumettent tout à leur fureur ; on ne marche que sur des ruines ; les Villes comme les Villages se métamorphosent en cimetières. La guerre & la peste s'étant en quelque sorte associées, pour aggrandir des déserts.

Les relations qui ont paru dans les papiers publics ne furent que de foibles échantillons de ces malheurs. Qui auroit pu voir l'ensemble de tant d'horribles catastrophes, eut été saisi d'hor-

reur. L'empreinte en restera pendant des siècles entiers.

Quelque clairvoyante que soit la Russie, elle ne fit pas attention que plus on multiplioit les coups d'autorité, & plus on rendoit odieux les Dissidens.

La multitude accoutumée à ne juger des choses que par les événemens, ne manqua pas de mettre sur leur compte tous les troubles qui naïssoient à leur sujet ; & ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le Roi lui-même fut regardé par des factieux comme la première cause de tous les malheurs.

Il faut savoir que la Pologne, quoique maintenant bien différente du temps passé, dans la

manière de s'habiller, de se meubler, de se traiter, n'a point encore le secret d'agir avec unanimité, lorsqu'il est question de prendre les armes. Chacun veut être Soldat, Commandant; & si par hasard on se réunit, ce n'est que pour former de petits partis que le hasard éparpille çà & là, autrement la Pologne, dont toute la ressource est l'arme blanche & la valeur, auroit tenu tête aux Russes sans plier. Un courage patriotique est une puissance bien active dans une armée.

C'est cette division parmi les Polonois, quand le signal de la guerre est donné, qui enfanta cette monstrueuse conspiration,

dont je ne rappelle le souvenir qu'avec effroi. La Pologne, toujours fidèle à ses Rois, ne lisoit point dans ses annales qu'on eut jamais attenté à la Personne d'un Souverain. Elle se félicitoit de ce qu'en réprimant l'autorité des Monarques, on n'avoit jamais abusé de cette liberté, pour commettre des crimes de lèse-Majesté; mais dans ce siècle, où l'on ose tout, il n'y a point de forfait qu'on ne voie éclore.

Quelques séditieux, excités par eux-mêmes ou par d'autres, sans qu'on puisse précisément les indiquer, épierent le moment d'enlever le Roi. On investit son carrosse au milieu même de Varsovie, entre neuf & dix

heures du soir; on tira plusieurs coups de fusil; & cette nuit trop mémorable devenoit la plus désastreuse qu'il y eut jamais, sans un Heiduque qui sauva la vie de son Prince, en sacrifiant la sienne. Il mourut de ses blessures, & cette mort attestée par un monument que le Monarque fit ériger, n'honore pas moins le Souverain que le Sujet. Il est seulement fâcheux, qu'en éternisant la mémoire de l'Heiduque, on immortalise un forfait qui devroit être pour jamais enseveli dans l'oubli.

Il est une providence particulière qui veille à la sûreté des Rois. Ce siècle nous en fournit plus d'un exemple. Sa Majesté Polonoise,

Polonoise, après avoir échappé aux coups de Mousqueterie, dont on l'assaillit, fut traînée par les conjurés, jusqu'à deux lieues de la Ville. Quelle Garde pour un Prince accoutumé à ne voir autour de lui que les Sujets les plus respectueux & les plus affectionnés! il se vit forcé de demander la vie à ceux qui méritoient la plus horrible mort; & ce fut dans la cabane d'un malheureux paysan, qu'il obtint enfin sa liberté.

Toute la Nation frémit à la nouvelle d'un tel forfait; & avec d'autant plus de raison qu'elle n'avoit jamais porté dans son sein des monstres capables d'assassiner leur Monarque, & que

ce sont toujours les meilleurs Rois sur qui le fanatisme ose lever le glaive. On nomma pour lors les chefs de cette affreuse conspiration, & sur-tout d'après les interrogations qu'on fit à Lucaski, détenu dans les prisons de Varsovie ; mais plus la chose est affreuse, & moins on doit accuser jusqu'à ce qu'une Sentence juridique ait condamné les criminels. Les papiers publics ont désigné Pulawski, Stawinski, comme les auteurs de l'attentat ; mais doit-on sur des gazettes, qui n'ont ni le secret des Tribunaux, ni celui des Cabinets, juger sans appel ?

Ce terrible événement ne servit heureusement qu'à faire con-

noître combien le Roi est aimé. Ceux même qui n'étoient pas de son parti se livrerent à des transports d'allégresse, quand ils apprirent qu'il vivoit. On rendit de toutes parts des actions de grace à celui par qui les Princes regnent & les Royaumes subsistent ; mais cela n'arrêta pas les différentes confédérations ; chaque jour en voyoit naître, & chaque contrée en payoit les frais.

Ce tableau frappoit l'Europe, & donna lieu à quelques Officiers François, avides de gloire, & las de la paix, d'aller sur les bords de la Vistule chercher des lauriers. Plus l'entreprise étoit hardie & plus leur courage les

excitoit. Ils partirent en conséquence, déterminés à vaincre ou à mourir ; & après être arrivés jusqu'aux environs de Cracovie, il se frayerent enfin une issue par des souterrains presqu'impénétrables, jusque dans l'intérieur du Château. Jamais défilé ne fut plus difficile & plus périlleux. Mrs de Viomenil, de Choisy & Charlot, dont les noms se conserveront à jamais dans les fastes de la valeur, ne se glissèrent, avec leur petite troupe, composée de cent cinquante, que l'un après l'autre, & avec les plus grands efforts.

Quelle surprise pour les Russes qui investissoient le Château, de se voir dominés tout à coup par

une poignée de François, que la gloire avoit porté sur ses aîles ! Ils crurent rêver ; mais bientôt avertis par les excursions les plus courageuses & les mieux concertées, ils virent bien que ce n'étoit pas un songe. Les illustres intrus plongèrent plus d'une fois au milieu du feu, pour écarter les Russes, en les inquiétant par les plus vives sorties ; & l'on ne peut douter qu'ils auroient demeuré vainqueurs, s'ils eussent trouvé assez de provisions pour subsister. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils s'attirèrent les regards de l'Europe, & que chacun s'intéressoit à leur sort.

Pendant la suite de ces événemens, la Cour de Varsovie

ne s'occupoit que des moyens de ramener la paix. Le Roi sérieusement appliqué s'interdisoit les plus simples plaisirs; dictant des lettres, formant des projets, conférant avec ses Ministres, & cherchant les moyens de tout concilier; mais hélas! chaque matin, à son réveil, il n'apprenoit que de nouveaux troubles & de nouveaux malheurs. Ses jours depuis qu'il regne n'ont été embellis par aucune circonstance. Il semble que le Soleil ne se lève que pour lui offrir les plus tristes tableaux.

Quant aux Grands, les uns dans leurs Terres, les autres hors de leur Patrie ne se consolent de leurs malheurs, qu'en espé-

rant contre toute espérance. Voilà ce Royaume de Pologne, dont on vantoit l'abondance, & la liberté; ce Royaume qui, malgré les vices de son Gouvernement, avoit bien des avantages que n'ont pas les autres Nations; ce Royaume l'asile des étrangers, & le pays des Grands Seigneurs.

Mais il est temps de parler de la fidélité de la Pologne envers ses alliés. Les altérations qu'elle a pû souffrir à l'occasion du luxe & des modes, n'ont point encore influé sur ses engagements. Toujours attachée aux Nations qui lui sont unies, elle seroit au désespoir de s'en éloigner. Aussi les Turcs, inviolables dans

leurs traités, & recommandables par leur bonne foi, font-ils venus à son secours, lorsqu'elle a imploré leur médiation? Ils savent que de tout temps les Sarmathes méritèrent leur amitié.

La République compra toujours sur la force & sur l'alliance des Ottomans. Souvent elle en obtint les secours les plus prompts & les plus heureux; mais la Russie maintenant exercée dans l'art de la guerre & dans les nouvelles méthodes de manœuvrer, forme un boulevard contre la bonne volonté des Turcs.

Sitôt qu'elle a vu leur vif intérêt pour la Pologne, elle leur a déclaré la guerre & par terre

& par mer. Guerre autant dispendieuse que cruelle, & qui ne produira d'autre fruit que d'avoir fait périr bien des hommes, épuisé bien des trésors & ruiné bien des pays.

On sait que l'Empire Turc qui confine à la Pologne, n'a cessé de s'étendre depuis Ottoman, son premier Empereur, jusques vers la fin du dernier siècle, & que les Janissaires y ont beaucoup contribué, ainsi que les Saphis. Les uns fantassins, les autres cavaliers sont exercés de bonne heure à la discipline militaire, & continuellement appliqués à différens travaux, ce qui les endureit à la fatigue, & les rend d'excellens soldats.

Il n'y a pas de doute que le Sultan avec ses troupes, qui peuvent monter en temps de guerre jusqu'à quatre cent mille combattans, & ses trésors qui sont inépuisables, seroit toujours invincible, s'il savoit employer ses forces avec succès; mais outre que les Turcs ne se perfectionnent point dans l'art de manoeuvrer, ils ne connoissent pas la mer.

Le luxe qu'ils traînent dans leurs armées est un autre inconvénient; le Camp d'un Visir & même celui d'un Seraskier (autrement Général), est un lieu magnifique par le faste qu'on y étale, un lieu qui abonde en provisions de toute espece. Les

TELE QU'ELLE EST. 47
plus superbes étoffes, l'or, les diamans y répandent le plus vif éclat. Cela ne diminue rien à la vérité du courage des Janissaires & des Tartares; mais la mollesse d'un chef est capable de tout perdre.

La Russie qui n'ignore pas ces faits, & qui d'ailleurs se fonde peut-être sur la fameuse prophétie de l'Empereur Leon VI, surnommé le Philosophe, rapportée par Bayle, n'a point redouté la Puissance Ottomane, lorsqu'elle a pris parti pour la Pologne. Elle lui a opposé ses forces de maniere à la faire plier; & l'on peut dire ici que c'est l'ouvrage des Anglois & des François, qui envoyant à

Petersbourg d'excellens Officiers de Marine & d'habiles Ingénieurs n'ont pas réfléchi combien il étoit dangereux pour l'Europe entière, de perfectionner les Moscovites dans l'art de la guerre. Il y eut toujours parmi les peuples une Nation dominante; & qui fait si celle-ci ne donnera pas un jour des Loix à ceux même qui par leur puissance ou par leur éloignement, ne paroissent pas devoir la craindre.

On a vu avec le plus grand étonnement les progrès qu'elle a fait dans cette dernière guerre, & comme elle a promené son empire sur les mers. Autant de triomphes qui lui font honneur,
mais

mais qui ne sont que trop éclatans pour ses voisins. Il faut cependant convenir que des victoires ne sont pas toujours des avantages; & que si la Russie s'est acquis beaucoup de gloire par ses entreprises & par ses succès, elle a perdu beaucoup d'hommes & d'argent, perte réelle pour un Empire qui n'est pas peuplé, & qu'il est presque impossible de réparer.

A la Russie se joignirent insensiblement l'Autriche & la Prusse, lorsqu'on s'y attendoit le moins, quoique l'entrevue de l'Empereur avec le Roi de Prusse dût avertir les politiques que ces Puissances méditoient quelque coup important. L'énigme ne
E

tarda point à s'expliquer , des manifestes parurent à Petersbourg , à Vienne , à Berlin , pour annoncer à l'Europe que la Pologne touchoit à sa fin. Plusieurs de ceux qui les lurent avoient peine à se le persuader ; mais bientôt les troupes Autrichiennes & Prussiennes qu'on fit défilér les unes vers Cracovie , les autres vers Dantzick , acheverent de convaincre tous les esprits.

Ces manifestes curieux , & dignes d'être conservés , annoncent une révolution qui fera dans l'histoire l'époque la plus mémorable de ce siècle-ci.

La Pologne menacée depuis long-temps de quelques catastrophes cruelles , auroit dû pré-

voir que ses divisions la réduiroient à quelque fâcheuse extrémité ; & que le système actuel de l'Europe , loin de tendre à la conservation des Républiques , inclinoit tout au moins pour les Monarchies ; mais quand on a l'esprit agité , on ne voit rien. Les Polonois distraits sur leur propre sort , ne faisoient attention qu'aux Dissidens , tandis qu'on minoit insensiblement leurs forces & leurs constitutions. Ce fut sans doute un coup de foudre , lorsque le projet éclata ; mais comment appaiser l'orage ? La Pologne n'a ni poudre , ni canons , ni arsenaux , & elle ouvre ses Etats à ceux qui veulent y entrer. Aussi fut-elle bientôt

remplie de Russes & d'Allemands. Ils n'y entrèrent point comme dans un pays d'orage, mais comme dans un Royaume conquis ; & avec autant de facilité que les François pénétrèrent dans le comtat Venaisin, lorsque Clément XIII (Rezzonico), se brouilla fort mal adroitement avec la Maison de Bourbon.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les trois Puissances en déliant les sujets de Pologne du serment de fidélité, firent ce qu'elles reprocherent à Rome tant de fois ; tant il est vrai que les temps, les intérêts, les circonstances, changent la manière de voir les objets.

Après bien des combats tant sur terre que sur mer, où la fatigabilité Russe ne craignit point de se mesurer avec la fierté Ottomane, on convint de part & d'autre qu'on établiroit des conférences à Bucharest. Chaque Puissance y fit valoir ses droits par l'organe d'un Envoyé ; mais comment les concilier ? la Porte est toujours altière, même dans la plus grande humiliation ; & la Russie, encouragée par ses succès, ne voudra sans doute rien céder, à moins que sa Souveraineté, capable des plus généreux procédés, pour ne pas prolonger une guerre aussi meurtrière, ne renonce à ses prétentions. *finno 201*

On ne sauroit croire combien ces révolutions nuisent à la Pologne dans ce qui concerne les Sciences & les Arts. Les connoissances philosophiques & littéraires y fleurissoient depuis quelques années. On trouve à Varsovie une Bibliothèque publique, composée des meilleurs livres; monument qu'on doit à la générosité d'André Zaluski, mort Evêque de Cracovie, & aux recherches immenses de son frère Joseph, actuellement Evêque de Kiovie. Il y a peu de Villes où il n'y ait un Collège tenu par les Jesuites ou par les Religieux des Ecoles Pies, dont les leçons aussi agréables qu'utiles, ornent l'esprit &

forment le cœur. Newton a pris la place d'Aristote; & cette philosophie gotique, qui tenoit aux anciens usages, n'est plus connue.

Le Clergé Polonois, composé de dix-sept Evêques, du Rit Latin, & autant du Rit Grec, d'une multitude de Prêtres & de Religieux, est généralement instruit. Outre que plusieurs ont habité Rome, le Temple des Sciences & des Arts, & ont puisé des lumières dans les pays étrangers; ceux qui n'ont pas quitté leur Patrie s'en dédommagent par la lecture ou par la fréquentation des gens instruits. Il y a des conversations où l'on profite

plus que dans les meilleures écoles.

La Noblesse, sur-tout celle qui tient le premier rang, est au courant de la littérature, connoissant les plus excellens auteurs, & sachant s'en nourrir. Ce n'est plus le temps où l'on ne trouvoit dans les Châteaux que quelques misérables bouquins déshonorés par la poussière & par les vers. Nos meilleurs ouvrages ont passé la Vistule; il n'y a point de Seigneur qui n'en ait une collection; & ce n'est pas pour vivre au milieu d'eux, comme Tantale au milieu des eaux. On les consulte, on s'en remplit, & l'on fait les citer à propos.

Les femmes mêmes, beaucoup moins joyeuses en Pologne que par-tout ailleurs, aiment la lecture, mais sans en faire parade & sans afficher l'esprit. La science comme la lumière se répand par gradation. Elle éclaira d'abord l'Egypte, la Grece, l'Italie, & enfin peu à près les différens Royaumes.

Celui de Pologne par sa constitution dut toujours avoir des hommes instruits; mais chaque Nation paye un tribut au siècle & aux usages; de sorte qu'il y a des temps où l'on est plus ou moins éclairé.

Ceux par exemple où l'on passoit la vie à boire, & à chasser, étoient absolument défavo-

58 LA POLOGNE ,
rables aux lettres. Alors tout
savant passoit pour un misérable
pédant , & l'on se faisoit gloire
de ne rien savoir ; les modes ont
bien changé. Les Souverains
mêmes se placent aujourd'hui
dans le rang des Auteurs ; &
les lauriers qui croissent au Par-
nasse ne leur paroissent guere
moins flatteurs , que ceux qu'on
cueille aux champs de Mars.

Les guerres furent toujours le
fléau des lettres. Il faut souvent
des siècles pour faire renaître
l'amour des Sciences & des Arts
dans des pays ravagés par le fer
& par le feu ; & quelquefois
même le goût des études se perd
pour jamais. Athenes en est la
preuve. Lorsqu'on voit les débris

de cette Ville infortunée ; on
prend pour une fable tout ce que
l'histoire nous en rapporte.

Ainsi la Nation Polonoise est
vraiment excusable, si elle n'a-
vança que lentement dans la car-
riere des sciences. A chaque pas
elle trouvoit des obstacles qui ne
lui permettoient pas d'aller loin.
Il falloit continuellement quit-
ter la plume , pour prendre le
sabre ; de sorte que les écrivains
Polonois furent comme les éclairs
qui se forment au sein des ora-
ges. Quand on fait réflexion sur
les révolutions de la vie qui
abaissent ou qui élèvent les Em-
pires, qui les aveuglent , qui les
éclairent ; on n'apperoit rien de
stable , & l'on tremble pour les

60 LA POLOGNE,
Nations les mieux instruites &
le plus solidement affermies.

Si nous parlons maintenant
des édifices de la Pologne, c'est
une nouvelle raison de gémir
sur son sort. Je fais que la plû-
part de ses maisons, excepté dans
quelques Villes principales, sont
toutes construites en bois; qu'il
y a même des Eglises & des
Châteaux qui n'ont pas d'autres
murailles & d'autres fondemens
que des planches & des ma-
driers; ce qui est cause qu'il
y arrive souvent des incendies;
malheur d'autant plus déplora-
ble que les maisons sont souvent
à des distances infinies, &
qu'il faudra désormais marcher
des journées entières sans ren-
contrer

TELLE QU'ELLE EST. 61
contrer un endroit où se re-
poser.

Ajoutez à ces maux la perte
des meubles les plus précieux.
Quoique la Pologne ne soit pas
enrichie de tableaux & de por-
traits comme les autres pays;
elle a néanmoins des Châteaux
répandus dans la campagne, où
la magnificence des Seigneurs a
placé des morceaux de peinture
dignes de la curiosité des con-
noisseurs; & ce sera sur ces chefs
d'œuvre qu'on aura exercé une
aveugle fureur. Les brigands
ayant la maxime de faire le mal
à tors & à travers, uniquement
pour le plaisir de nuire.

Quoique le commerce avec
les Nations étrangères ait alté-
F

ré les mœurs des Polonois , il faut néanmoins convenir qu'il leur a donné des connoissances & du goût.

Presque tous ceux qui sont riches, lorsqu'ils reviennent dans leur Patrie , s'appliquent à faire bâtir à la moderne, & à se meubler élégamment. Tout étoit il ya cent ans , selon les usages des Sarmathes, sans nul agrément, sans nulle commodité , de même qu'autrefois tout étoit gaulois parmi les François ; mais la Pologne a maintenant beaucoup de rapports avec les autres pays. On y a modernisé les édifices , les équipages, les tables, les habits. Il seroit seulement à souhaiter que la petite Noblesse y fut plus

propre , & que la grande fit moins de dettes & payât plus exactement. Le crédit n'a que trop souvent autorisé les Seigneurs à n'être pas esclaves de leurs engagements ; mais cela ne fut jamais général. Il est bien difficile, lorsqu'on peut tout impunément, de se tenir dans les bornes d'une juste modération.

C'est peut-être moins la faute des particuliers que celle du gouvernement qui devroit toujours avoir assez d'activité pour réprimer les abus.

Il est malgré cela fort étonnant qu'avec un gouvernement aussi foible on commette aussi peu d'excès. Il n'y a point de Gentilhomme Polonois qui n'ait

un arsenal dans sa chambre à coucher. Sabres, fusils, pistolets, autant d'armes qui sont fierement étalées autour de son lit. On croiroit à cet aspect qu'on veut tout mettre à feu & à sang, & ce sont les hommes les plus doux & les plus honnêtes. Ils ne se rendent redoutables que lorsqu'on les attaque; & les duels inconnus chez les Turcs ont pénétré chez les Polonois; mais ils n'y sont pas fréquens. On n'y connoît pas le suicide. L'esclavage qui devoit accabler le peuple, ne l'afflige pas. C'est un joug auquel il est accoutumé; joug au reste moins difficile à supporter que la situation de certains payfans, répandus dans dif-

férentes contrées qui manquent de tout, & qui n'espèrent rien.

Cependant on peut dire à ce sujet que si la République Polonoise avoit aboli la servitude, elle auroit eu beaucoup plus de ressources dans toutes les crises qu'elle essuya. Les Seigneurs y auroient perdu; mais l'Etat y eut gagné. Les Serfs qui composent la multitude auroient pris les armes; & il y a bien plus d'émulation & de zèle chez un peuple libre, que chez un peuple esclave. Alors chacun défend ses foyers au péril de sa propre vie, au lieu que la vassalité éteint la valeur & abrutit les ames.

Les Juifs, dont le nombre étonne, sont un autre fléau pour

la Pologne. Attachés par Religion à un genre de vie qui les exclut de la profession des armes, jamais ils ne viennent au secours de la Patrie. Ainsi la Pologne renferme huit cent mille Israélites dans son sein ; sur lesquels elle ne peut compter pour un seul coup de fusil. Ils ne sont que passifs dans toutes les guerres, aimant mieux se laisser égorger, que de venir au secours de l'Etat. Circonstance d'autant plus fâcheuse que la Nation Juive pullule plus que toute autre, soit parce qu'on s'y marie dès l'âge de treize ans, soit parce qu'on y vit avec sagesse, & qu'on y use du mariage avec modération.

C'est sans doute une des raisons pour lesquelles la Russie a fait une loi par laquelle il est défendu à tout Juif d'y pénétrer ; mais la Pologne absolument dépeuplée devoit-elle renvoyer la sixième partie de ses habitans, sous prétexte qu'ils ne prennent pas les armes. Le remède eut sans doute été pire que le mal ; ce qui sert à nous prouver que les circonstances enchaînent souvent un état ; qu'on n'est pas toujours maître d'y faire ce qu'on voudroit bien, & qu'on se trompe souvent en jugeant des choses par l'apparence.

Mais on ne se trompera pas lorsqu'on dira que la Pologne seroit plus à son aise, si elle

avoit moins de Nobles, & qu'elle eut des Commerçans, des Artistes & des Ouvriers. Le défaut de Manufactures & d'artisans lui cause un dommage réel. Elle est obligée de payer excessivement tout ce qu'elle tire de l'étranger, au lieu qu'elle trouveroit sous sa main les choses utiles & agréables.

On est toujours fâché de voir un grand Royaume fécond en grains, rempli de forêts, abondant en bestiaux, arrosé des plus beaux fleuves, ayant à ses côtés la mer noire & la mer baltique, sans navires, sans manufactures, sans commerce & sans finances.

Les Polonois à la vérité ne

connoissent point les Financiers qui, par leur multitude & leur rapacité, ne furent que trop souvent les fléaux d'un pays; mais encore faut-il des hommes actifs & intelligens pour percevoir les deniers publics. Le Roi & la République n'ont que quelques Commissaires, soit à Dantzick, soit à Cracovie, & quelques gens qui leur sont subordonnés, pour toucher leurs revenus; mais s'il est bon de simplifier les choses, il est dangereux de trop les restreindre.

Ce seroit ici le lieu de peindre la Pologne presque toute envahie par ses ennemis; mais pour ne pas tomber dans des

70 LA POLOGNE,
redites, j'ai renvoyé ce terrible
événement à l'article qui suit.

Les Polonois, tristes specta-
teurs des maux qui les environ-
nent de toutes parts, voient de-
puis plus de six ans leurs récol-
tes ravagées, leurs maisons pil-
lées, leurs vassaux égorgés; &
bientôt leur héritage prêt à pas-
ser dans des mains étrangères;
de sorte que la plainte de Je-
remie, ce morceau si lugubre
& si frappant, semble avoir été
faite pour eux.

*Hereditas nostra versa est ad
alienos, domus nostra ad ex-
traneos. Pupilli facti sumus absque
patre, matres nostrae quasi viduae.
Cervicibus nostris minabamur,*

TELLE QU'ELLE EST. 71
*lassis non dabatur requies. Servi
dominati sunt nostri: non fuit qui
redimeret de manu eorum.*

Des étrangers se sont emparés
de notre héritage & de nos
maisons. Nous ressemblons à des
orphelins qui ont perdu leur pere,
& nos meres sont affligées com-
me des veuves. On nous a me-
nacé de nous ôter la vie, & on
ne nous a pas donné de repos.
Ceux qui étoient nos vassaux sont
devenus nos maîtres; & il n'y a
personne qui nous délivre de leurs
mains.

Il est bien étrange en effet
que la Pologne devienne la
proie des vainqueurs, sans qu'au-
cune Puissance vienne à son se-
cours, & que le Roi de Prusse,

à qui la République contesta si long-temps ce titre Auguste, ne lui donnant point d'autre dénomination que Regnant en Prusse, soit presqu'au moment de l'anéantir.

Comme les temps ont changé !

La lettre du Comte Crazinki, Evêque de Kaminieck, au Prince Evêque de Cracovie, mérite d'être ici rapportée ; elle fait voir en peu de mots tout ce que la Pologne est maintenant.

Je pars demain d'Opola pour aller en Podolie, toujours animé du désir de servir l'Eglise & la Patrie ; mais je vous avouerai que si quelque voix puissante ne parle avec moi ; mes harangues & mes lamentations seront aussi vaines

vaines que les regrets de l'Evêque de Livonie.

Trois Puissances pressent la diète, partagent la Pologne, & nous menacent, en nous annonçant qu'elles ne tendent qu'à notre bien. Quel secours avons nous à leur opposer ! Je n'ai jamais refusé d'être utile à la Patrie ; mais je doute qu'on puisse la soulager dans la diète qu'on va tenir, & qui ne sera composée que d'un si petit nombre de Nonces. Il est honteux de signer le partage ; il est dangereux de ne point y souscrire. Je vois d'un côté la ruine de la Nation, de l'autre l'oppression des citoyens fideles ; quel flambeau nous éclairera dans ce fu-

nefte labyrinthe ! Nous ignorons ce qui fe paffe à Bucharest ; quel est le traité qu'on y négocie ; nous n'avons aucun Ministre dans les Cours étrangères ; nous ne savons ni ce qu'on y fait ni ce qu'on y pense ; nous agissons en aveugles , privés de secours , de conseils & de lumieres ; nous ne pouvons que travailler au hazard.

Je vous prie de réfléchir de bonne heure sur les circonstances où nous nous trouvons , & de prévoir d'avance ce que nous allons devenir.

Si notre Patrie doit périr , du moins ne creusons pas son tombeau de nos propres mains ; qu'elles soient innocentes & aux

yeux de la Nation , & aux yeux des peuples étrangers. Je reviendrai à Varsovie , sitôt que je pourrai ; mais j'aime mieux ne rien faire que de me rendre complice de la perte , de la liberté publique , & de chanter ensuite l'Office des morts.

Cette lettre , vraiment énergique , fut écrite à l'occasion de la diete que les trois Puissances , plutôt que les Polonois ont convoquée. A peine eurent-elles notifié leurs sentimens à ce sujet que le Roi se vit obligé d'envoyer des Universaux dans les différens Palatinats. C'est un signal pour tenir les dietines , assemblées provinciales qui précèdent toujours l'assemblée de la Nation , &

76 LA POLOGNE,
où l'on a coutume d'élire les
Nonces.

La circonstance n'étoit pas assez favorable, pour que ces sortes de convocations, presque toujours brûlantes & tumultueuses, devinssent pacifiques. Les unes se rompirent, les autres n'eurent pas lieu, & celles qui se terminèrent à l'amiable, n'en murmurèrent pas moins contre les entraves qu'on donnoit à la liberté. Il n'y a point de Polonois qui n'ait apperçu le piège qu'on y tendoit, au moment même qu'on annonça une diete pour le mois d'avril. Si la Nation, dit-on, n'accède pas en corps à ce que les Puissances désirent, elle est anéantie avec

TELLE QU'ELLE EST. 77

tous ses privilèges : & si elle y adhère, elle signe son esclavage & sa honte. Cruelle alternative pour des Républicains qui ont l'ame altière, & dont l'Europe admira toujours la magnanimité.

» Il me semble, dit à cette oc-
» casion un Sénateur vénérable
» par ses vertus & par ses an-
» nées, qu'on est sur le point
» d'enterrer notre Patrie; & que
» par la diete qu'on nous obli-
» ge de convoquer, on nous
» force de creuser nous-mêmes
» son tombeau. Mais nos mains ne
» feront-elles pas défaillantes,
» quand il faudra commencer
» cet effrayant travail, & pour-
» ront-elles contribuer lâche-

» ment à notre ruine. Ah ! que
 » plutôt on nous ensevelisse pour
 » toujours avec nos privilèges &
 » notre propre nom , que de
 » jamais consentir à ce qui nous
 » couvriroit d'ignominie. Peut-
 » être que lorsque nous ne se-
 » ront plus , il sortira de nos
 » propres cendres quelque géné-
 » reux défenseur qui nous ven-
 » gera de nos malheurs. C'est
 » du moins la prière que nous
 » faisons en périssant avec in-
 » trépidité.

Exoriare aliquis nostris è sinibus Ulter.

Il est à remarquer que les trois
 Sénateurs , prisonniers d'État ,
 furent enfin rendus à leur Pa-
 trie après quatre ans de captivité.

& qu'ils arriverent à Varsovie ,
 lorsque tous les esprits étoient
 occupés de la diète qu'on devoit
 ouvrir. Un *Senatus consilium* avoit
 précédé cette pompeuse assem-
 blée ; mais comme il se tenoit
 par des ordres qui annonçoient
 le Despotisme , on n'y vit pa-
 roître qu'un très-petit nombre
 de Seigneurs. Les conférences se
 tinrent à huit clos, *semetis ar-
 bitris*.

Un Magnat Ecclésiastique qui
 avoit droit d'y entrer, voulut y
 prendre séance, mais le Ministre
 de la Puissance de qui il dépend
 actuellement , lui défendit d'y
 paroître. Un autre Sénateur sé-
 culier , à qui le même ordre
 fut signifié , demanda au Mis-

nistre une défense par écrit, afin qu'il put se justifier auprès de la Nation, de n'avoir pas rempli son devoir dans une occasion aussi importante. Dans la première séance, qui se tint le 8. février 1773, on fit lecture des réponses que les Puissances respectives de l'Europe avoient faites à Sa Majesté, sur l'état de la Pologne, *2015-2016 6-10-1011*

L'Evêque de Posnanie, Grand Chancelier de la Couronne, & le Chancelier du Royaume, remirent alors au Ministre des trois Puissances, un mémoire qui annonçoit que les principes de condescendance sur lesquels le Roi de Pologne & le Senat, forcés de régler dans les circonstances

présentes leurs démarches vis-à-vis les Cours de Vienne, de Petersbourg & de Berlin, étoit suffisamment connu par la note Ministériale, du 14 décembre 1772, donnée en réponse des Déclarations uniformes du premier du même mois; ils se bornent à faire observer aux Ministres des trois Cours que la rigueur de leurs demandes, aggravée encore par des expressions peu mesurées, par le ton d'inculpation & de reproche, a justement affligé la sensibilité du Roi & du Senat; & à demander l'évacuation des troupes qui désolent le pays avant la tenue des dietines.

Malgré ces représentations les

troupes, tant Autrichiennes que Moscovites & Prussiennes, loin de se retirer, ne firent qu'augmenter; les unes pénétrèrent jusques dans Cracovie, les autres jusqu'aux Fauxbourgs de Danzick, tandis que l'Impératrice Reine d'Hongrie, par l'organe du Comte de Pergen, déclara qu'elle réunissoit à ses Domaines les terres appartenant aux charges des Palatins & autres grands Officiers, ainsi que les biens de la Couronne, laissant la moitié de l'usufruit de ces derniers aux possesseurs actuels, pendant leur vie seulement, & à certaines conditions. *et un autre*

Le Roi de Prusse d'un autre côté faisoit valoir ses droits dans

le territoire dont il s'est emparé, & la Pologne changeoit insensiblement de Maîtres & de Loix.

Le résultat du *Senatus consultum* fut qu'on assembleroit une diète. Outre que c'étoit la volonté des trois Puissances copartageantes, les Polonois semblables à ceux qui reculent le terme, parce qu'ils ne veulent pas payer, y donnerent volontiers les mains. Les malheureux ont pour maxime de compter toujours sur le temps. Ils se repaissent à dessein d'endormir leurs peines, des crises que peut exciter le chapitre des événemens: les lettres circulaires pour la tenue des dietines, parurent

84 LA POLOGNE ,
dans un stile énergique , & bien
propre à exprimer la consterna-
tion de la République.

Au milieu des calamités qui
nous affligent depuis sept ans ,
disoient-elles pathétiquement ,
nous n'avons cessé de désirer la
concorde , & la fin des troubles
qui nous agitent ; & que cette
Nation illustre réunît ses soins
aux nôtres , (c'est le Roi qui par-
le) , pour réparer les maux qui
nous accablent , & pour détour-
ner ceux dont nous étions me-
nacés.

Nous nous sommes inutile-
ment adressés aux différentes
Cours de l'Europe , pour imple-
rer leur secours , nous n'en avons
reçu que des réponses accablan-
tes

TELE QU'ELLE EST. 85
tes , qui annoncent un abandon
total ; & afin qu'on n'en doute
pas , nous les faisons insérer dans
les actes publics.

On lisoit ensuite qu'il n'est
cependant jamais permis de déses-
pérer de la République , & que
le Pilote non plus que les Ma-
telots ne doivent pas abandon-
ner le gouvernail ; que la Patrie
est un vaisseau que nos peres
nous ont transmis , & dont nous
sommes comptables à la posté-
rité ; que si l'orage a brisé les
mats & déchiré les voiles ; s'il
a contraint de jeter à l'ave-
mer les trésors les plus précieux
qu'il renfermoit , il n'en faut pas
moins conduire au Port le Na-
vire , agité par la tempête , ou

faire au moins les derniers efforts pour l'y ramener : mais comme on ne peut y parvenir sans le conseil d'une diète, nous la convoquons pour le 19 avril, & les diétines *Antecomitiales* pour le 22 mars. Nous vous exhortons de choisir des Nonces qui connoissent les droits de la Patrie, les injustices qu'on lui fait éprouver, & la situation pressante là où elle se trouve. Vous y êtes invités par celui que la longueur de ses souffrances & son propre sang, dont il a été innocemment couvert, n'empêcheront jamais d'être prêt à pardonner toutes les offenses qu'il a reçues, & d'être inaltérablement votre affectionné pere.

Les Russes leverent le sequestre que leur Cour avoit mis sur les biens de l'Evêque de Cracovie; & ce Prélat après avoir vu l'Ambassadeur, donna un mandement très-expressif sur les maux de la République, sur la nécessité d'en demander à Dieu la cessation, & de se soumettre à sa divine volonté, qui crée les Empires & qui les détruit quand il lui plaît.

Chacun s'empressa d'accueillir cet illustre Evêque, c'est-à-dire, les uns envieux de savoir quel avoit été son sort pendant sa détention, & les autres jaloux de lui témoigner combien ils se réjouissoient de le revoir. Le peuple s'attroupa par-tout où il

passoit, & lui donna des marques de vénération, comme à un Martyr de la Religion & de la liberté, tandis que les Diffidens le regardent comme un fanatique; & voilà comme dans les événemens publics, on doit s'attendre, quelque part qu'on prenne, à avoir des censeurs & des approbateurs.

Quant au Palatin de Cracovie, il reparut modestement dans sa patrie avec la même tranquillité qu'il en étoit parti, possédant toujours son ame en paix, & laissant applaudir ou condamner selon que les esprits étoient affectés. Son mémorable fils (le Comte Severin) l'accompagnoit, environné sans doute de l'admi-

ration qui lui est dûe, d'autant mieux que l'ancienne Rome lui eut érigé des Statues.

La dietine de Varsovie se tint avec beaucoup de tranquillité; mais il n'en fut pas de même de toutes celles qui s'assemblerent. Les unes furent rompues par les ordres des Cours étrangères, & les autres se passerent fort tumultueusement. Aussi le nombre des Nonces n'a pas été au tiers où il devoit aller.

L'Evêque de Cracovie fut soupçonné d'avoir fait échouer la première dietine, & d'avoir par là occasionné la rupture des autres. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Ministres des trois Puissances se rendirent chez ce Pré-

lat, & eurent avec lui une longue conférence. Il y eut le même jour une grande assemblée dans son Palais, où il affecta beaucoup de gaieté. Cependant les spéculateurs, ou plutôt ses amis, craignoient qu'il ne lui arrivât encore quelque fâcheux événement, tandis que d'autres répandoient dans le public qu'il se rendroit à Rome, où le Souverain Pontife, pour le dédommager de sa captivité, l'honoreroit de la Pourpre. Aucune de ces conjectures ne s'est réalisée jusqu'ici. Les Politiques n'ont pas toujours le talent de deviner.

On vit alors plusieurs Gentilshommes Polonois se répandre

dans les pays étrangers; mais s'ils y trouverent la liberté, ils eurent le désagrément d'entendre dire plus d'une fois, qu'on ne devoit pas abandonner sa Patrie, lorsqu'elle étoit en péril; & que les Sarmathes du temps passé ne l'auroient pas fait en pareille circonstance; qu'il falloit absolument payer de sa personne, quand il s'agissoit de combattre pour ses autels & pour ses foyers.

Malgré ces réflexions on peut les excuser, en ce que leur présence n'eut servi de rien, & qu'il faut d'ailleurs un courage singulier, pour assister aux funérailles de sa Patrie. On ne voit pas volontiers le sépulchre

d'une République à qui l'on avoit consacré ses biens, ses talens & sa vie. Le citoyen qui fuit peut être aussi zélé que celui qui reste. Il s'agit des circonstances qui l'ont déterminé & de la sensibilité qu'il éprouve; car il seroit un monstre, s'il n'étoit pas touché.

Le Roi voyant l'inutilité de ses premières lettres pour la convocation des dietines, s'efforça d'y suppléer par de seconds Universaux. Les troupes Russes devoient en assurer le succès par leur présence dans les dietines qu'elles occupoient; & il faut convenir que cela réussit jusqu'à un certain point. Quelques Palatinats, au lieu de s'assembler,

crurent ne pouvoir mieux faire, que de répondre par des manifestes. Celui du Palatinat de Kiovie, & que je vais rapporter, suffira pour en donner une idée.

Comme les malheurs dans la Patrie augmentent tous les jours, & qu'il n'y a de liberté ni pour les lieux destinés aux délibérations publiques, ni pour les personnes qui doivent s'y trouver, le Royaume étant inondé de troupes étrangères; les citoyens assemblés pour l'élection des Nonces ne veulent en nommer aucun pour ne pas exposer ceux qui seroient élus au malheur de confirmer & d'accélérer la perte de leur Patrie. La sûreté de l'intégrité des possessions entières de

la République est fondée sur le traité solennellement juré avec l'Auguste Maison d'Autriche & les Rois de Hongrie, par lesquels les limites de nos domaines ont été fixées & déterminées sur la Déclaration de S. M. l'Impératrice de toutes les Russies, donnée en 1764, par laquelle elle atteste qu'elle ne formera jamais aucune prétention, ni sur la Russie Polonoise, ni sur la Lithuanie, sur les traités formés & renouvelés avec le Roi de Prusse, par lesquels les domaines respectifs ont été invariablement déterminés sur la Déclaration de 1770, celle de son ayeul en 1701, celle du Roi regnant en 1764, dans laquelle

il assure qu'il ne prétendra jamais à la Prusse Polonoise. D'après ces titres sacrés nous avons lieu de croire que les Souverains de ces trois Etats se rappelant les traités de leurs prédécesseurs & leurs propres Déclarations, n'entreprendront pas sur les domaines de la République, qui ne leur a donné aucun sujet de mécontentement.

En conséquence ne pouvant permettre ni la ruine de notre République, ni son démembrement, ni aucun changement dans la forme du gouvernement public, nous nous opposons formellement à la nomination du Maréchal de la diete, & aux

96 LA POLOGNE,
élections des Nonces , & ont
signé, &c.

On voit par cet échantillon
ce que pensent les Gentilshommes
Polonois du démembrement de
la Pologne; & que ceux qui y
accèdent le font avec la rage
dans le cœur, & toute la volonté
de s'y opposer, quand la circon-
stance le permettra.

Si je n'entre point ici dans
le détail de toutes les préten-
tions du Roi de Prusse sur le
territoire de Dantzick , & de
toutes les représentations que le
Magistrat de cette Ville a faites
à ce sujet ; c'est que les gazet-
tes & les journaux n'ont cessé
d'en parler.

Les

TELLE QU'ELLE EST. 97

Les Ministres des trois Cours
ayant enfin senti que malgré leur
crédit, & les troupes dont Var-
sovie est environnée, ils ne par-
viendroient jamais dans une diète
à obtenir l'entière unanimité ,
conçurent le projet de former une
confédération , c'est un nombre
de personnes qu'on oppose au
Sénat dans les affaires majeures,
& dont le succès est toujours as-
suré, parce que toute confédé-
ration décide à la pluralité des
voix , alors le *liberum veto*
cesse.

Ce fut chez l'Evêque de Pos-
nanie, Grand Chancelier de la
Couronne, que plusieurs Gentils-
hommes & plusieurs Sénateurs
signèrent la confédération en

question. La Russie en fit nommer Maréchal le Comte Ponninski, pour lui donner le bâton de Maréchal de la diete. C'est le même qui fut envoyé à Londres, à Madrid, à Lisbonne, à Turin, à la Haye, pour y notifier la mort du Roi Auguste III, & qui depuis a fait un long séjour à Petersbourg.

La diete s'ouvrit enfin le 19 avril. Cette diete qui doit décider du sort de la Pologne, ou plutôt consommer sa ruine. Le Roi ne parut point à l'Eglise selon l'usage; mais il se tint dans une Tribune, pendant qu'on chanta la Messe du Saint-Esprit.

Je n'entrerai point dans les détails qui concernent ce mémo-

nable événement, dans la crainte de lasser mes lecteurs, & de devenir minutieux. Il suffit de savoir qu'il y eut de grands débats entre les Nonces, & que le sieur Reytan se distingua par une liberté courageuse, qui a peu d'exemples. Ses discours furent si vifs & si hardis, au milieu d'un Sénat, bloqué de tous côtés par des Puissances étrangères, qu'on le regarda comme bravant la mort, ou comme étant secrètement d'intelligence avec les Cours de Vienne, de Petersbourg & de Prusse. Eh! qu'est-ce qui n'auroit pas eu cette idée, sur-tout lorsqu'on lui entendit dire, *qu'il falloit toujours mourir; & qu'il valoit bien mieux*

mourir glorieusement pour sa Patrie ; que d'attendre une mort ordinaire avec la honte & les reproches de n'avoir pas rempli les devoirs de citoyen.

Nous touchons au moment, où la grande confédération se rendit chez le Roi par députés, & le pria d'y accéder. Le Monarque temporisa ; mais pour le forcer, on lui déclara au nom des trois Puissances, que si Sa Majesté n'accédoit pas dans le même jour, purement & simplement, cinquante mille hommes de Troupes Autrichiennes, Russes & Prussiennes viendroient à Varsovie, & mettroient tout à contribution. On parla plus vigoureusement aux Gentilshom-

mes. On les menaça de détrôner leur Roi, d'ensevelir leur Patrie & d'exterminer jusqu'au nom Polonois, si l'on ne consentoit pas au démembrement projeté par les Puissances étrangères.

On ne concevroit pas quelles peuvent être les vues de Marie-Thérèse, de Catherine & de Frédéric, en exigeant de la République Polonoise un consentement aussi forcé, si l'on ne pensoit pas que la génération présente passera, & qu'un acte authentique d'accession au démembrement qu'on désire, subsistera. Ce sera un titre aux yeux de la postérité, pour assurer aux descendans des Souverains coparta-

102 LA POLOGNE,
geans, la possession tranquille
des pays défunis, & pour les
autoriser à déclarer publique-
ment que la cession en fut faite
à leurs peres par le Sénat Polo-
nois légitimement assemblé.

Le manifeste de la nouvelle
confédération attira l'attention
du public; il commença par ex-
poser que la Pologne depuis cinq
années éprouve la plus funeste
révolution par le passage & le
séjour des troupes étrangères, par
l'épuisement des richesses du pays,
par l'effusion du sang de nos
freres & de nos concitoyens,
par l'interruption du cours de la
Justice; & enfin par l'entreprise
aussi terrible, qu'irrévocable des
Puissances voisines; il peint la

TELLE QU'ELLE EST. VOY
vive douleur dont tous citoyens
sont pénétrés; il fait voir l'in-
suffisance des représentations &
des Tribunaux, pour rétablir la
tranquillité. Il démontre comme
il n'y a pas d'autre moyen que
de se soumettre à la force, pour
éviter de plus grands maux,
qu'au milieu d'une diete tumultueuse, la confédération est in-
dispensable, que sans cela on
ne terminera rien, & qu'on per-
dra tout en voulant conserver
quelque chose.

Lorsque le Roi, les Sénateurs
& l'Ordre Equestre eurent ac-
cédé à la confédération, presque
tous les Nonces qui l'avoient
combattue la signèrent, à l'ex-

104 LA POLOGNE,
ception de ceux de Nowogrod,
& de Minsk.

Les Evêques de Lucéovie, & de Smolensko, se déclarerent contre la confédération, démarche qui fut hautement désapprouvée par le Comte Poninski, qui réclama la sévérité du Roi contre ces Prélats & contre tous ceux qui oseroient combattre le sentiment général. Il finit par demander leur exclusion ; mais l'assemblée s'étant levée à cette proposition, le Roi prorogea la séance à un autre jour.

Par l'effet d'une justice qui lui est naturelle, il nomma grand Général de la Couronne le Palatin de Cracovie, le Comte Rzewuski, ci-devant prisonnier

TELE QU'ELLE EST. 105
en Russie, dont le pere autrefois eut la même dignité. Chacun applaudit à cette nomination, comme étant une récompense due à la vertu, & un dédommagement des peines qu'à souffert cet illustre Sénateur, pendant son fameux exil.

On apprit alors que les longues conférences de Bucharest s'étoient enfin rompues sans espérance de les voir renouer ; que la Porte avoit fait remettre pour sa justification un manifeste aux Cours amies de sa Hauteffe, & qu'elle prenoit la résolution de continuer la guerre sans aucun ménagement & sans interruption.

La Pologne accoutumée à

106 LA POLOGNE,
parler toujours librement , ne
peut le faire aujourd'hui sans en
payer les frais. l'Evêque de Lu-
céovie pour avoir déclaré son
sentiment avec courage, vit son
Hôtel investi de Houffards, des-
tinés à vivre chez lui à discrétion ; au reste il ne fut pas le
seul qui eut ce désagrément. Les
troupes étrangères prirent des
quartiers autour de Varsovie , &
dans le sein de la Ville même.
On ne respecta ni les Palais des
Sénateurs , ni ceux de la Fa-
mille royale , ni les Couvens.
Les plus grandes Maisons en fu-
rent remplies.

Le 7 mai , jour de Saint Sta-
nislus, Fête du Roi , le Maré-
chal Poninski proposa de nom-

TELLE QU'ELLE EST. 107
mer une délégation qui auroit
un pouvoir illimité , qui déci-
deroit du sort de la République,
du Roi & des particuliers, qui
jugeroit sans appel même à la
diète ; & qui anéantiroit en quel-
que sorte la dignité du Roi, en
ce qu'il ne donneroit plus ni
charges ni Starosties. Ce conseil
suprême régleroit tout, & il ne
resteroit au Monarque que l'hon-
neur d'y présider.

Le Roi parla pendant une
heure pour rejeter ce projet.
Alors on osa lui reprocher qu'il
consentoit au partage de la Po-
logne , comme s'il pouvoit s'y
opposer, & qu'il ne paroïssoit oc-
cupé que de ses intérêts person-
nels.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il protesta qu'il abdiqueroit plutôt que de se voir l'esclave d'une délégation qui finiroit par être absolument despote.

Le discours qu'il prononça en plein Sénat, tant pour se justifier, que pour annoncer sans réserve les malheurs de la Patrie, mérite de passer à la postérité.

La plupart des discours, dit-il, que j'ai entendu dans cette assemblée me convainquent, que malgré les soins que j'ai pris le cinq de ce mois, de développer aux illustres Etats le fil des événemens qui ont précédé, & les motifs de ma dernière démarche, on s'obstine encore à calomnier

calomnier mes intentions. Ainsi je suis obligé de vous répéter encore que les Puissances auxquelles nous nous sommes adressés, loin de marquer la moindre disposition à s'armer pour nous, ne paroissent pas même s'empres- ser à interposer leurs bons offices, dans la crainte sans doute qu'ils ne soient point agréés...

La réponse des Ministres des trois Cours, au lieu de nous laisser l'espoir d'une dernière ressource, acheve de démontrer toute la grandeur du péril qui nous menace, & nous fait sentir de plus en plus le concert & la violence des forces qui nous pressent. A Dieu ne plaise que je flatte aujourd'hui les Etats par

110 LA POLOGNE ,
des espérances frivoles. Je ne reconnois & ne cherche d'autre gloire que celle que m'impose le devoir honorable & sacré de sauver la Patrie, ou d'en tenter du moins tous les moyens.

Le vain éclat d'un Héroïsme déplacé ne séduit point mon cœur. L'Héroïsme cesse d'être louable quand il est nuisible à l'Etat. Forcé de choisir entre plusieurs maux, la présence du plus grand danger, n'éteint point à mes yeux le flambeau de la prudence qui doit nous guider encore dans ce choix douloureux, lors même qu'il ne nous reste plus aucune espérance de nous y soustraire. . . .

Je dévore la douleur que me

TELE QU'ELLE EST. 111
cause d'avance l'affreuse idée qu'on dira dans les siècles à venir : C'est durant la vie, & sous le regne de Stanislas que des Provinces ont été démembrées du corps de la République. Loin cependant que ce malheur me puisse être imputé, j'ai épuisé pour le détourner tous les moyens que la foiblesse de cet état m'a permis de tenter. . . .

De quel front oserois-je tenir dans cette Assemblée la conduite que j'y tiens ; si j'avois à craindre qu'on put produire contre moi des preuves, ou même le plus léger indice d'intelligence criminelle. . . .

Ma situation est affreuse sans doute, mais elle a du moins de

quoi me consoler, en me justifiant aux yeux du public du soupçon d'avoir concouru au projet du démembrement : dépouillé des trois quarts de mes revenus ; prêt à me voir privé de toutes mes prérogatives ; est-il possible de présumer que j'aie pu , par quelque contravention secrète , prêter les mains à ma ruine , & fournir des armes contre moi-même

Je ne vous rappellerai point, Illustres Etats, le sort de la République sous les douze Patriciens, celui de Rome au temps des Decemvirs, celui d'Athènes sous les trente Tyrans ; mais je ne puis dissimuler ma surprise de voir cette assemblée pencher au-

jourd'hui vers l'Aristocratie, après avoir entendu élever tant de plaintes contre le pouvoir excessif d'un petit nombre de personnes ; pouvoir qui réellement n'a pas eu lieu, mais qu'on a prétendu dans tant de discours & d'écrits avoir troublé la Pologne depuis un siècle. . .

L'affaire des Dissidens a été une des principales sources des troubles funestes qui ont agité notre Patrie. Il faut que la Religion Catholique Romaine soit la seule dominante dans ce Royaume ; que les Catholiques seuls aient part à la législation ; que le Trône , le Sénat , la Chambre des Nonces ne soient ouverts qu'à eux ; que ce Tri-

bunal odieux, connu sous le nom de Jugement mixte, n'ait pas lieu désormais; que les Loix penales contre les Apostats soient confirmées & maintenues. Je ne me contente pas de professer sincèrement la Religion Catholique Romaine; je déclare encore que je ne permettrai jamais qu'elle souffre la moindre atteinte dans les Etats de la République: dès qu'on laissera aux Désunis & aux Dissidens toutes les autres voies pour mériter les récompenses & les distinctions; dès qu'on aura pourvu à leur aisance & à leur sûreté, ils n'auront pas lieu de se plaindre de leur sort, ils auront encore des motifs suffisans pour aimer leur Patrie, dans le

sein de laquelle ils pourront trouver leur bonheur. *Omnia dixi, de omnibus vos monui, vobis vestras, measque sortes committo.* J'ai tout dit, je vous ai averti de tout, je vous remets votre sort & le mien.

L'acte de prorogation de la diete jusqu'au 15 septembre prochain fut accepté & signé, quoiqu'on n'espere rien d'un pareil délai; mais il est naturel d'éloigner le plus qu'il est possible un temps où l'on doit être dépouillé. Le Roi nomma en son nom tous les Sénateurs & treize Nonces auxquels le Maréchal Poninski en ajouta quarante-sept, afin que ces soixante Nonces & le Sénat terminent ce qui

116 LA POLOGNE,
concerne le démembrement des
Provinces avec les trois Cours,
& qu'ils règlent la nouvelle cons-
titution qu'on se propose d'intro-
duire dans la République.

Après la lecture de la liste
des délégués, le Maréchal de
la diete demanda qu'on fixât le
jour où l'on s'occuperoit de l'af-
faire des Régicides, & ce jour
fut fixé au 7 de juin.

On fit ensuite lecture de l'acte
de limitation, ainsi que des ins-
tructions & des pleins pouvoirs
donnés aux Commissaires pléni-
potentiaires. Ces instructions con-
tiennent vingt-six articles, par-
mi lesquels on lit, que si l'on
ne peut absolument empêcher les
trois Puissances de démembrer

TELLE QU'ELLE EST. 117
la Pologne, on exigera qu'il
seroit statué, qu'on ne pourra
plus par la suite former d'autres
prétentions; que la Religion Ca-
tholique sera toujours conservée
& défendue selon les règles de
la Justice & de la vérité; que
les troupes étrangères s'éloigne-
ront incessamment de Varsovie,
& n'y reviendront plus, sous
quelque prétexte que ce soit;
que le commerce de la Pologne,
tant par terre que par mer &
par les rivières, sera franc & li-
bre de toute restriction, de tous
impôts & de droits imposés par
les Cours voisines; qu'on excep-
tera des Provinces & des terri-
toires cédés au Roi de Prusse,

118 LA POLOGNE,
les Villes de Dantzick & de
Thorn, avec leurs Ports; qu'on
fera garantir le retour & la réu-
nion des deux Provinces de Prus-
se, au Roi & à la Couronne de
Pologne, au cas que la ligne
masculine de Brandebourg vien-
ne à s'éteindre; que les Polo-
nois qui auront une portion de
leurs biens dans la partie qui res-
tera à la Pologne, & dans les
territoires qui auront été cédés
à l'une des trois Cours, seront
toujours regardés comme sujets
de la République; qu'on ne chan-
gera rien aux anciennes consti-
tutions du Royaume, à moins
qu'elles ne soient reconnues évi-
demment mauvaises, & réelle-

TELLE QU'ELLE EST. 119
ment préjudiciables aux sujets;
qu'on conservera aux trois ordres
de la République, leurs avanta-
ges, leurs privilèges & leurs dig-
nités; qu'on ne restreindra point
les droits du Trône sans le consen-
tement du Roi; que les Désunis,
comme les Dissidens jouiront de
certains avantages, sans néan-
moins pouvoir être admis aux
charges de Judicature, & sans
que cela puisse donner la moin-
dre atteinte à la Religion Ro-
maine; qu'enfin on maintiendra
l'exécution des Loix penales con-
tre les Apostats.

Telles sont à quelque chose
près les instructions données à
ceux qui doivent traiter avec les
Ministres des trois Cours, inf-

tructions que le Roi lui-même signa.

Il ne s'agit plus que de savoir comment & si elles seront acceptées ; d'autant mieux que les intérêts des Puissances copartageantes excitent des contestations. Le Roi de Prusse prétend n'avoir pas toute la portion qui lui convient, & cela engendre des difficultés & conséquemment des délais.

On parla de publier des Universaux, pour rendre la confédération générale ; de manière que tous ceux qui refuseroient d'y accéder, seroient regardés comme ennemis de la Patrie. C'est de stile.

Le malheur est que pendant que
tout

tout cela se projette, que les cultivateurs, déjà épuisés par les troubles précédens, sont aujourd'hui sans ressource, & qu'ils se voient forcés d'abandonner leurs foyers.

Si je n'ai rien dit de la Courlande, qui dépendoit autrefois de la Pologne, & qui avoit droit d'y nommer le Souverain, c'est que les grands maux font oublier les petits ; & qu'au milieu des malheurs qu'éprouve aujourd'hui la République ; c'est une très-petite disgrâce pour elle d'être privée d'une pareille nomination. Cela est maintenant réservé à la Russie ; mais dans la commotion générale qui arrive aujourd'hui, les choses

pourront bien changer à cet égard. Dès que la force fera le droit, on pourra s'attendre à voir éclore bien des révolutions.

Tout Philosophe qui pèse attentivement ce que nous venons d'exposer, & ce qui se passa presque sous nos yeux, a bien des sujets de méditer, soit sur l'instabilité des choses humaines, soit sur la manière dont les Empires diminuent ou s'aggrandissent. Il voit d'un côté tomber une République immense qui, depuis un temps immémorial, gouvernoit en quelque sorte ses Rois, & de l'autre s'élever sur ses débris des voisins puissans, qui métamorphosent des Seigneurs

TELLE QU'ELLE EST. 123
dans des vassaux, & des Serfs dans des hommes libres; car voilà l'étrange révolution qui occupe maintenant tous les esprits.

Si les Souverains qui donnent des Loix à l'Europe, demeurent spectateurs tranquilles, à la vue de ces grands changemens, c'est qu'ils ont pensé peut-être que la République de la Pologne se diviseroit enfin elle-même, si on ne la partageoit; & qu'il étoit à propos qu'il n'y eut plus dans le monde ni Aristocratie, ni Démocratie. Mais ne valoit-il pas encore mieux laisser subsister une République, qui ne pouvoit faire

outrage, que de voir des Puissances, déjà trop formidables, étendre leurs domaines & multiplier leurs forces; l'heure des Souverains n'est pas celle du public. Peut-être vont-ils se déclarer; au reste c'est le secret des Cabinets, qu'il ne nous appartient pas de pénétrer. Les Guerres ne doivent jamais avoir lieu, que préalablement on n'ait calculé; sans doute les Ministres, répandus dans les différentes Cours de l'Europe, n'auront conseillé le silence, qu'après avoir supputé.

La dernière guerre ne fut si longue & si orageuse, que parce qu'on donna trop au hazard & à la présomption.

Si la Cour de Rome avoit influé dans ce qui se passe en Pologne, elle auroit maintenant lieu de s'en repentir. Quoique l'Impératrice de Russie & le Roi de Prusse soient tolérans, les biens ecclésiastiques souffriront infailliblement dans leurs Etats, & le Nonce Apostolique n'aura plus cette étendue de Jurisdiction, qui le rendoit si puissant.

Dans les affaires politiques, on seroit souvent plus réservé, si l'on savoit deviner. Le présent entraîne presque tous les hommes, parce qu'on ne médite point assez sur ce qui peut arriver. Il n'appartient qu'à ces âmes extraordinaires, dont les

126 LA P. TELLE QU'ELLE EST.
siècles fournissent peu d'exem-
ples , de s'enfoncer dans l'ave-
nir , & d'appercevoir les cho-
ses futures , comme si elles
étoient présentes.

Fin de la seconde Partie.

l'heure
des lo
bons

le

le

le

J. A.

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

West Bolton

6, 1791

